

# La fin de l'ordre sacrificiel

## Une nouvelle apocalypse

● ● ● **Pierre Martin Lamon**, *Versoix*  
Professeur de philosophie

La Genèse s'ouvre sur le diptyque impressionnant du bonheur d'Adam et Eve au Jardin d'Eden, d'une part, et du crime de sang commis par Caïn sur son frère Abel, d'autre part, après que leurs parents eurent été chassés de leur idyllique lieu d'origine. Désormais, la machine infernale de la violence est lancée.

Le crime de Caïn crie vengeance. Celui-ci ne l'ignore pas et, craignant pour sa vie, le voici qui implore la protection du Seigneur. Protection aussitôt accordée ! Mais de quelle façon Caïn sera-t-il protégé de ceux qui voudraient venger Abel ? Par la menace d'une violence plus grande encore : « Quiconque tuera Caïn, Caïn sera vengé sept fois. »<sup>2</sup>

L'évocation de la montée de la violence ne s'arrête pas en si bon chemin. Lamek, de la descendance de Caïn, reconnaît s'être vengé sans limite (transgressant la loi restrictive du talion) des torts dont il s'estime victime : « J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. »<sup>3</sup> Lamek, pressentant qu'on le poursuivra pour ce crime, conclut le discours adressé à ses femmes par la formulation de ce qui pourrait bien constituer une loi de l'histoire de l'humanité, le déchaînement potentiellement infini de la violence : « Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois sept fois. »<sup>4</sup> Spirale infinie de la violence...

Il convient de prendre ce qualificatif à la lettre, car la violence paraît ne pas rencontrer de borne dans sa chute en aval - propagation indéterminée, intensification exponentielle, jusqu'à l'anéantissement des deux adversaires - et ne pas trouver de point d'origine dans sa régression vers l'amont. La violence est orpheline de son commencement. Elle se déploie toujours sur une chaîne ininterrompue de représailles. En clair : « L'agresseur a toujours déjà été agressé. (...) Les gens ont toujours l'impression que l'autre est le premier à attaquer, que ce n'est jamais eux qui ont

philosophie

*2012 serait l'année (une de plus...) de l'apocalypse. Notre Terre et tous ses habitants seraient livrés à la violence suprême des forces de l'Univers. A côté d'un tel risque, les dangers « quotidiens » du monde (cataclysmes climatiques, crises financières, massacres...) paraissent mineurs. C'est oublier que le caractère infini et exponentiel de la violence humaine porte une charge destructrice d'une puissance aussi redoutable que celle de l'énergie cosmique ! Rappel de la théorie de la violence de René Girard, réajustée par Paul Dumouchel, à la lumière de l'inefficacité des systèmes contemporains de contention de la violence.<sup>1</sup>*

1 • « En accordant une telle importance à la violence, René Girard a saisi quelque chose de capital dans notre vie commune : le rôle bien souvent invisible mais fondamental de celle-ci pour comprendre le monde social et politique qui est le nôtre » : **Paul Dumouchel**, in *Philosophie magazine*, hors série consacré à René Girard, novembre 2011. Les réflexions qui vont suivre s'inspirent largement de ces deux auteurs : **René Girard**, *La violence et le sacré* (1972) Paris, Hachette/Pluriel 1998, 486 p., et **Paul Dumouchel**, *Le Sacrifice inutile, essai sur la violence politique*, Paris, Flammarion 2011, 322 p.

2 • Gn 4,15.

3 • Gn 4,23, Gn 4,24.

4 • **René Girard**, *Achever Clausewitz* (2007), Paris, Flammarion 2011, pp. 53-54.

commencé. »<sup>5</sup> En un mot : la violence semble courir sur une ligne ou sur une spirale, dont le point d'origine se perd dans la nuit des temps et dont le terme risque bien de s'évanouir à son tour dans une nuit d'apocalypse.

## Des causes

Ce constat conduit à des interrogations-clés sur certains aspects de la condition humaine, mais également sur la situation que l'humanité doit présentement assumer - si tant est qu'elle veuille se survivre à elle-même... Il s'agit donc là d'une question radicale, déterminante. Maîtriser, freiner, conjurer, voire stopper la violence a été et est encore nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, en raison même du caractère illimité de la violence. Tâche de Sisyphe, il est vrai, sans cesse à reprendre, si l'on veut éviter que le rocher ne roule définitivement sur la ligne de la plus forte pente vers le point bas le plus bas !

Pour la mener à bien, il faut au préalable se demander par quels mécanismes se constitue le mouvement infini de la violence. Puis, comment l'expansion de la violence a réussi à être maîtrisée, globalement parlant, par nos lointains ancêtres, et comment la société moderne réussit à la conjurer à son tour.

La théorie girardienne du mimétisme donne une réponse saisissante au problème de l'origine de la violence. Pour René Girard, à la suite de Platon et d'Aristote qui en avaient déjà fait l'observation, les êtres humains se construisent en imitant les membres de leur entourage. Langage, attitudes, comportements, gestes, réactions, tout cela s'apprend par imitation. Aristote va jusqu'à dire que l'homme est un être qui fait preuve d'une extraordinaire capacité d'imitation.

Seulement voilà, Girard fait remarquer que ni Platon ni Aristote ne semblent avoir relevé le fait que les humains s'imitent aussi les uns les autres dans leurs gestes d'appropriation, en d'autres termes qu'ils tendent à vouloir se procurer les mêmes biens matériels (richesse, confort...), les mêmes places, le même pouvoir - en famille, dans les entreprises, en politique - la même reconnaissance, les mêmes honneurs, la même renommée...

Girard va plus loin encore. Ce *mimétisme d'appropriation* ne concerne pas seulement les gestes ou les actions « visibles », manifestes, mais s'applique également aux désirs : on n'imité pas seulement ce que les autres *font*, on ne se contente pas d'esquisser machinalement les mêmes gestes, de copier leurs attitudes, leurs comportements, fussent-ils d'appropriation : on les suit jusque dans leurs envies. On se prend à *mimer leurs désirs mêmes*.

Le désir ne surgit pas spontanément de notre « intériorité profonde ». Il est « flottant », telle une énergie libre, sans objectif déterminé, sans destination précise. Pour élire un « objet » (matériel, symbolique, amoureux...) le désir se « calque » pour ainsi dire sur le désir d'un tiers, que Girard appelle le « médiateur ». Selon la théorie girardienne, c'est donc par mimétisme que le désir trouve son chemin dans le dédale des objets qui s'offrent à lui.

On comprend aisément que le désir mimétique conduit inévitablement au conflit. Quand deux mains se tendent vers la même chose, naissent comme par nécessité chahutes, bagarres et autres types de situations conflictuelles plus graves : guerres, génocides, massacres...

5 • Idem.

Mais le point extrême du mécanisme de la violence est atteint lorsque la rivalité devient elle-même objet d'imitation : on se met à frapper, par exemple, uniquement parce qu'on voit les autres en train de le faire. L'objet ou l'enjeu de la bataille n'est plus l'acquisition d'un objet, mais le gain de la bataille elle-même ; celle-ci devient le centre unique de toutes les convoitises.

On connaît le déroulement de certaines échauffourées dans les stades. Une poignée d'individus se chamaillent pour une raison sans importance, puis d'autres sont peu à peu entraînés dans la succession des représailles et finissent par ne plus savoir, au fond, pourquoi ils se battent. L'important réside dans le seul fait de se battre, de rendre coup pour coup, de ne pas en laisser un seul sans réplique...

## Des remèdes

Face à cette spirale infinie de la violence, des régulations spontanées ou conscientes ont été mises en place pour assurer la survie du genre humain.

Du côté des « spontanées », Girard en discerne plus particulièrement une : la régulation par le sacrifice et les rites sacrificiels. Cette régulation appartient, dit Girard, au monde antique (grosso modo préchrétien). Le mécanisme sacrificiel consiste essentiellement, pour un groupe d'humains, à déverser toute sa violence sur une victime qu'on appelle « bouc émissaire ». La convergence de toutes les hostilités en direction de la victime arbitrairement élue, conver-

gence qui découle du fait de l'imitation violente réciproque de tous les membres du groupe, délivre celui-ci des hostilités intestines qui menacent de le détruire.

Il n'y a de paix dans un groupe, une communauté, que là où ce groupe, cette communauté, réussit à désigner et à combattre un ennemi si bien nommé « commun ». Quand il veut lever les dernières réticences du tribunal réuni pour condamner Jésus, Caïphe exprime en toute clarté cette vérité politique élémentaire : « Il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. » Sans victime émissaire ou son substitut (par exemple : un ennemi politique, un pays voisin), une collectivité en vient assez rapidement à s'entredéchirer.

Avec la fondation de l'Etat et la théorie du contrat, le monde moderne a mis en place une nouvelle forme de régulation de la violence. Hobbes, Locke, Rousseau ont tenté de formaliser les clauses de ce contrat. Chaque individu, dit par

philosophie

« Orange mécanique » de Stanley Kubrick (1971) ou l'échec d'une technique anti-violence, sans rédemption



exemple Hobbes, renonce à se défendre lui-même contre les agressions dont il pourrait être menacé ; il renonce également à se venger des torts qu'il a subis. C'est à l'Etat qu'il confie désormais le soin de le protéger contre ses ennemis du dedans comme du dehors (Etats étrangers). Dès lors, l'Etat devient, selon la formule de Max Weber, « le seul détenteur de la violence légitime ».

Dans un tel cadre juridico-politique, ce n'est donc plus le mécanisme émissaire-sacrificiel qui préside à l'apaisement de la violence (ce mécanisme ne joue plus un rôle véritablement efficace de réconciliation au sein des sociétés modernes) mais les institutions politiques, via le droit et la justice.

### Inefficacité du sacrifice

Ce point de vue est partiellement contesté par Paul Dumouchel dans son dernier ouvrage, *Le Sacrifice inutile, essai sur la violence politique*.<sup>6</sup> L'auteur y analyse l'histoire récente de la violence dans les relations intra- et internationales. Il soutient la thèse selon laquelle le mécanisme émissaire, loin d'avoir été totalement évincé par l'Etat moderne, « formate » encore, pour une bonne part, quoique avec plus ou moins de discrétion, les conduites que celui-ci adopte, tant à l'égard de ses propres citoyens qu'à l'égard de pays tiers.

L'auteur rappelle, par exemple, comment les principaux Etats européens (France, Grande-Bretagne, Allemagne, pour ne mentionner que ceux-là), aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en particulier, ont conjuré leur violence à l'intérieur de leurs espaces nationaux en se livrant à des guerres réciproques d'une cruauté inouïe (à peine pensable aujourd'hui

pour de jeunes Européens participant au programme universitaire Erasmus), mais en ouvrant aussi un espace colonial de « non-nations » qui ont pu servir d'exutoire à la violence.

Carl Sigler l'a bien compris dans son *Essai sur la colonisation* (Paris 1907), cité par Aimé Césaire<sup>7</sup> : « Les pays neufs [les colonies] sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles violentes qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et réglée de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer, par la suite, leur valeur. Ainsi les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de sûreté à la société moderne. Cette utilité, serait-elle la seule, est immense. »

Certes, comme le souligne Paul Dumouchel, « il n'y a plus d'espace sacrificiel extérieur au domaine des nations ».<sup>8</sup> En d'autres termes, aucun Etat ne déclare plus aujourd'hui vouloir « sacrifier », c'est-à-dire anéantir, un autre Etat. Mais, poursuit-il, il s'effectue aujourd'hui de nouveaux transferts de violence, à l'intérieur même des Etats, comme si ces derniers ne pouvaient se passer d'ennemis à combattre, et donc de victimes émissaires, pour consolider leur fonction de « seuls détenteurs de la violence légitime ».

Les Etats modernes contemporains manifestent une tendance plus que fâcheuse (euphémisme) à se découvrir et à pourchasser des « ennemis de l'intérieur », c'est-à-dire le plus souvent

6 • Voir note 1.

7 • Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* 1955, Paris, Présence africaine 2004, pp. 21-22. Ce texte sert d'ouverture au chapitre 3 de l'ouvrage de Paul Dumouchel, op. cit., p. 139.

8 • *Philosophie magazine*, op. cit., p. 52.

des groupes ou des individus déclarés indésirables : islamistes assimilés à des terroristes, Roms « délinquants », requérants d'asile systématiquement soupçonnés de trafic de drogue, réfugiés-menteurs-profiteurs, opposants politiques accusés de violer la souveraineté de l'Etat (comme en Libye il n'y a pas si longtemps et comme en Syrie actuellement). Beaucoup d'Etats ne remplissent donc plus leur devoir de protection auprès des habitants de leur territoire. Bien plus : ils se font « le pire ennemi de la population civile. »<sup>9</sup>

Le « sacrifice » ainsi pratiqué se révèle inefficace : les Etats parviennent de plus en plus difficilement à se consolider autour de la condamnation des « ennemis de l'intérieur », comme cela s'est vu lors du « printemps arabe » de cette année, où les dirigeants-tyrants-dictateurs, c'est selon, n'ont pas réussi à mobiliser les foules contre les prétendus « ennemis de la nation ». Evénements qui synthétisent de manière saisissante à la fois l'échec du système sacrificiel (que les Etats tentent en vain de réactiver en sacrifiant, en « immolant » pour ainsi dire, une partie de leurs citoyens) et du système contractuel, fondateur des Etats modernes, contrat que ceux-ci peinent à respecter. « L'ordre juridico-politique va connaître le même délitement que l'ordre sacrificiel » diagnostique Benoît Chantre, exprimant ainsi, d'un seul tenant, la conviction de Girard et la sienne propre.<sup>10</sup>

9 • Paul Dumouchel pense évidemment aux régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle : nazisme, fascisme, communisme, comme le fait remarquer la jaquette de son livre : « Les violences à l'égard des populations civiles, les génocides, nettoyages ethniques ou massacres organisés sont pour l'essentiel perpétrés par des Etats et, dans une large mesure, contre leurs propres citoyens. »

10 • In *Philosophie magazine*, op. cit., p. 77.

## Point d'instabilité

Nous vivons donc une situation de catastrophe au sens de la « théorie mathématique des catastrophes », c'est-à-dire une situation éminemment instable, où tout peut soudainement basculer soit du côté de la destruction des systèmes politiques existants (sacrificiels ou contractuels), soit du côté de l'émergence de nouveaux modèles.

« Le vieil ordre sacrificiel et son avatar politique achèvent de se décomposer », poursuit Benoît Chantre, qui fait remarquer toutefois que « le lent délitement des vieux modèles va de pair avec l'avènement d'un nouveau monde ».

Délitement-avènement... Le concept de ce double mouvement (effondrement/innovation) porte un nom précis, d'origine théologique : Apocalypse !

P. M. L.

## 50 ans après Vatican II

Journée d'études bilingue de la Faculté de théologie de Fribourg et du Centre interdiocésain de formation théologique

**Mercredi 7 mars, de 9h à 17h**

**Université de Fribourg, aula Magna**  
*Entrée libre*

Avec :

- Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême
- Gilles Routhier, professeur de théologie pratique à l'Université de Laval - Québec, spécialiste de la réception de Vatican II

*Inscriptions : ☎ 026 300 74 27*

*François-Xavier Amherdt*

*francois-xavier.amherdt@unifr.ch*